



BANDE DESSINÉE

Mon père est arabe

Raymond Klein

La récente parution du quatrième tome de « L'Arabe du futur » est l'occasion de passer en revue cette série qui raconte la jeunesse de l'auteur. Un récit de vie augmenté d'une dimension politique, voilà la recette du succès de cette bédé.

Comment peut-on être Arabe ? Au bout de quatre albums de « L'Arabe du futur », c'est la question qu'on se pose, en écho à la phrase de Montesquieu... du moins si l'on en reste au premier degré de lecture des aventures de Riad Sattouf. Parus entre 2014 et 2018, les 25 chapitres sortis à ce jour mettent notamment en scène le père du narrateur, d'origine syrienne. Un père qui râle tour à tour contre les Juifs, les Français et les « négros », qui glorifie tour à tour un islam moderne et la charia telle qu'appliquée en Arabie saoudite, et surtout qui rêve de reconnaissance et de réussite, mais multiplie les turpitudes et les échecs. Quant aux autres personnages arabes de l'histoire, ils donnent une impression plus sombre encore de l'identité sociétale et culturelle dont ils se réclament.

Un gamin chez Kadhafi

Un cliché qui colle avec certains discours d'extrême droite... et de gauche laïciste ? Pas vraiment : on est dans un récit autobiographique de la jeunesse de l'auteur relativement authentique. De surcroît, une

lecture éclairée de la série d'albums conduit à s'attacher aux personnages malgré leurs défauts, car ils ne sont qu'humains, trop humains. Et c'est bien par sa dimension littéraire, plutôt que par sa dimension politique, que « L'Arabe du futur » est une bédé qui compte. Nous l'aborderons donc d'abord d'un point de vue psychosociologique, pour ainsi dire.

En 1980, Riad Sattouf a deux ans. Il a passé sa petite enfance en France, où son père, avec l'aide du talent dactylographique et rédactionnel de sa mère française, est devenu docteur à la Sorbonne. Mécontent de ne pas avoir eu les félicitations du jury à Paris, vexé par une faute d'orthographe dans l'invitation d'Oxford, son père Abdel Razak Sattouf décide d'accepter un poste de maître à l'université de Tripoli, en Libye. C'est le début du récit sous-titré « Une jeunesse au Moyen-Orient », qui raconte le quotidien comme les grands bouleversements à travers les yeux de Riad.

Les yeux... et les narines - car tout au long des souvenirs de Riad, notamment quand il s'agit de rencontres humaines, les odeurs sont évoquées. La fille des voisins d'étage à Tripoli était « Adani, une Indienne qui sentait une drôle d'odeur », lors de la distribution de nourriture gratuite, « les hommes sentaient très fort l'urine et la sueur », et lors de la rencontre à l'aéroport avec la famille syrienne en visite, leur odeur

de sueur « extrêmement forte » est relativisée par un « mais je trouvais ça agréable ».

Sweet Syria

Cela donne une idée du style documentaire du récit, qui sans fard montre les choses telles que Riad les a vécues. Et comme il s'agit d'une bédé, le visuel est primordial, même s'il est parfois renforcé par les annotations. Premières impressions de Libye, par exemple : une grande affiche du fier président Kadhafi, alors qu'il n'y a « personne dans les rues » et qu'en arrière-fond on aperçoit des « chantiers déserts ». Il est vrai que le style de dessin des albums est plutôt austère, mais les villes et villages arabes sont particulièrement sinistres, avec de la saleté dans les coins de vignette et des fissures sur les murs des bâtiments.

Pourtant, tout n'est pas triste. En Libye, le père retrouve un fruit noir qu'il a connu en Syrie et qui pousse sur des arbres. Il les appelle « toutes » ; en fait, ce sont des mûres (Maulbeeren), qui ressemblent aux fruits des ronces (Brombeere), mais en plus doux. Scènes empreintes de tendresse quand le père et le fils sont assis au pied de l'arbre et comparent leurs orteils, et quand ils disent au revoir aux « toutes » avant de quitter la Libye.

À partir du chapitre 2, la vie du petit Riad va se dérouler en France et surtout en Syrie. Dès la première nuit

passée à Ter Maaleh, il va entrer en contact avec un des sujets récurrents de la série : la religion musulmane. L'appel à la prière à quatre heures du matin annonce à la fois l'attirance propre à l'islam et la pression sociale à la conformité religieuse qui continueront à perturber le père. Cela jusqu'à sa conversion au tome 4, où il décrit, dans une scène émouvante, son pèlerinage à La Mecque : Abdel Razak construit une cabane improvisée au milieu des champs, puis s'y couche avec Riad à ses côtés, et il raconte. Le fils essaie d'imaginer les situations décrites - montrées dans des phylactères - et revit un peu le péripète du père.

Fièvre d'islam

Mais en général, la religion - ou ce que les protagonistes en font - joue un rôle plutôt négatif. Là encore, dès l'arrivée, le narrateur met en scène l'inégalité entre les sexes : au repas de famille, les femmes mangent après les hommes... les restes laissés par ceux-ci. L'enfant Riad est initié à diverses superstitions et son père le met en garde contre Satan, « l'ennemi de Dieu ». Ce père, qui se dit libéral, qui mange du porc et boit du vin quand il est en Europe, présente aussi à son fils le Coran, « notre livre sacré à nous, les musulmans ». Enfin, Riad est confronté à la haine de ce qui est juif... et se fait traiter lui-même de « Yahoudi » parce qu'il a les cheveux blonds.



Tout au long du récit, Abdel Razak, qui aime sa femme (de moins en moins) et Riad et ses frères (de manière constante), échoue à concilier ce qu'il est devenu grâce à ses études avec ses origines. Aucun des pays arabes où il travaille n'est en train de rejoindre, voire de dépasser l'Occident, que ce soit au niveau de l'éducation, du progrès ou de la prospérité. Au contraire, on se méfie de la modernité d'Abdel Razak, on lui reproche de ne pas faire ses prières et on voudrait qu'il fasse circoncrire Riad.

Cette pression sociale s'exerce donc aussi sur Riad, et pas seulement de la part de ceux qui le haïssent et décrètent qu'il est juif. Au fil

des pages, ses amis et cousins Waël et Mohamed prennent de plus en plus au sérieux la religion et ses règles. Au quatrième tome - Riad a dix ans -, quand ils jouent ensemble, ses amis le regardent « avec un air soucieux ». Il se sent « écrasé par leur supériorité morale » et s'interroge : « Quand donc allais-je me mettre à croire en Dieu » ?

Du rêve au cauchemar

L'auteur de la bédé n'est pas tendre avec ses personnages. D'un côté des villageois-es souvent barbares et un père lâche, de l'autre des tantes et oncles français-es un

peu nunuches et des lycéen-ne-s orgueilleux-ses. Surtout, Riad ne ménage pas Riad : il rêve de vengeance terrible contre ceux qui l'ont persécuté, il est méchant avec Yahia, son petit frère. Dans ses relations avec les femmes, auxquelles il commence à s'intéresser au tome 4, il se montre maladroit et se ridiculise. Et quand il doit choisir entre la Syrie et la France, entre son père et sa mère, il se décide pour le moins pire. Riad est-il vraiment l'« Arabe du futur », comme l'a surnommé Abdel Razak ?

L'avenir rêvé du père pour Riad et ses frères, tout comme son rêve d'avenir personnel - reconnaissance sociale et prospérité -, et ses rêves de

grandeur pour le peuple arabe sont mis en contraste avec la réalité de la vie, notamment en Syrie. Dès le premier tome, certains comportements sont à vous donner des cauchemars. La cruauté envers les animaux est montrée dans toute sa banalité, tout d'abord avec un âne martyrisé par un gamin pour faire passer le temps, puis des poussins qui, au marché, meurent en série dans des cages surpeuplées. Summum de l'horreur, des enfants mettent à mort un chiot, tout d'abord à coups de pied, puis à coups de pierre et enfin en le transperçant avec une fourche. Riad les observe depuis la fenêtre, sa mère descend pour sauver l'animal, mais un homme arrive et lui assène le coup de grâce en lui coupant la tête. « Mais c'est des enfants, tous les enfants font ça » est tout ce que le père trouve à dire.

Cruels, les Arabes ? Notons tout de même qu'au tome 3, on voit une paysanne bretonne massacrer des chatons à coups de poing et les mettre - alors qu'ils bougent encore - dans la poubelle. Certes, c'est par utilitarisme qu'elle agit ainsi, plutôt que par cruauté - mais ne touche-t-on pas là à la cause profonde de la barbarie cachée de la civilisation occidentale ? Si le mal fait aux animaux nous touche de manière particulière, c'est du fait de leur innocence. Après un tome 1 qui finit sur le massacre du chiot, le tome 2 s'achève par le meurtre de Leila, une cousine veuve « coupable » d'être tombée enceinte.



